

Mohammed Bouamari
Cinéaste

André Payette

Volume 13, Number 3 (75), 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30735ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Payette, A. (1971). Mohammed Bouamari : cinéaste. *Liberté*, 13(3), 100–103.

MOHAMMED BOUAMARI

cinéaste

Payette Le cinéma algérien va-t-il aider davantage à la création d'une nouvelle société algérienne qu'une autre forme d'art ? Je pense à la littérature, par exemple.

Bouamari Je crois que oui ; le cinéma comme tous les moyens audio-visuels peut encore toucher un plus grand public, en particulier dans les pays en voie de développement du Tiers-Monde où justement l'analphabétisme subsiste encore à une échelle monstrueuse. Quant à l'Algérie, je crois, pour l'instant, que le cinéma est naissant. Pour moi, il n'existe pas encore. Il fait des tentatives à droite, à gauche, **en avant, en arrière**. Mais ce qui est certain c'est qu'actuellement il y a des jeunes cinéastes algériens qui se penchent plus amplement sur un certain cinéma, une certaine école algérienne. Le cinéma brésilien, par exemple, son esthétique, c'est la faim. Ici, le problème se pose différemment : ce pourrait être l'esthétique de la frustration, parce que nous sommes un peuple qui a été frustré pendant 132 ans de sa personnalité et de sa culture, de son nom, de sa personne. Les gens sont encore terriblement frustrés. Mais à partir du moment où vous évitez de frustrer les gens, ils deviennent normaux. Mais les gens sont très susceptibles parce que justement ils sont très frustrés. Notre démarche, dans le cinéma algérien, pour l'instant, ne peut être qu'une démarche de clarification à l'égard des problèmes de frustration.

Payette Comment avez-vous commencé dans le cinéma ?

Bouamari Très simplement. J'étais militant en France, et puis j'avais des choses à dire parce que je vivais, en tant qu'émigrant, des expériences que je voulais un jour dire. Ecrire ? Je n'avais pas été à l'école

assez longtemps pour maîtriser la langue française ou la langue arabe. Il me restait le film. Alors je me suis mis, après l'indépendance, à suivre des cours du soir, à travailler dans le bâtiment, à droite et à gauche, à Paris. J'ai mis deux ans à ça. Et puis, après je me suis dit : bon, pourquoi pas ? J'ai vu des copains, on s'est dit : on va faire un film, ça va être formidable, ça va nous rapporter beaucoup d'argent. Et puis on a mis 50,000 francs (\$100.) chacun, et puis à un moment donné, parce que ça se passait en été, les gens ont commencé à partir en vacances : les filles, les plages, et je me suis retrouvé seul. Avec un autre copain on a été voir un ami commerçant — un petit commerçant, un marchand de saison — et on lui a dit : tu nous donnes 500,000 francs anciens, tu vas voir ça va marcher. Et alors à ce moment-là nous avons commencé. Avec beaucoup de difficultés d'abord parce qu'on ne savait pas ce qu'était le cinéma, pratiquement. On a bouffé toute la pellicule avec la caméra qu'on avait empruntée, et on s'est rendu compte qu'on allait à la catastrophe. On a réemprunté de l'argent, on a reloué du matériel et on a fait ce film, *CONFLIT*, qui fait 30 minutes. Ensuite, je suis entré en Algérie, en février 65. D'assistantat en assistantat j'ai pu apprendre quand même un peu mon métier. J'ai fait *L'OBSTACLE*, après avoir été assistant dans *LE VENT DES AURES* et *Z*. Ensuite j'ai fait *LA VOIX* et *LE CIEL ET LES AFFAIRES*, un moyen métrage sur le maraboutisme, le charlatanisme dans la religion comme moyen utilisé pour aliéner les gens et les détourner des véritables problèmes socio-politiques.

Payette Votre premier film, *l'Obstacle*, remporte un bon succès auprès du public.

Bouamari *L'OBSTACLE*, c'est une tentative de montrer les difficultés de rapports entre filles et garçons dans les villes d'Algérie. C'est l'histoire, en 24 heures,

d'un jeune qui simplement essaie de contacter une fille. Partout, on lui parle de mariage, et lui, qui est arrivé à un âge où il a besoin de penser au mariage, est partagé entre le mariage traditionnel et le mariage moderne comme lui le voudrait. Seulement voilà : dans le mariage traditionnel c'est tout de suite le problème de famille qui se pose. C'est-à-dire que ce n'est pas lui qui *se* marie, c'est la famille que *le* marie. Ce sont des familles entre elles qui discutent le coup. La fille et le garçon n'interviennent seulement que pour légitimer le mariage que les parents ont décidé. Dans le mariage moderne, la fille dite émancipée est en général un peu happée par le monde de la consommation et demande au garçon le luxe tout de suite : la voiture, la villa, la fonction, etc. Voilà à peu près dans quoi ce garçon nage pendant 24 heures.

Payette

Au bout de 24 heures il décide en faveur de quoi ? De rester célibataire ?

Bouamari

Non, il ne décide rien du tout. Simplement, il ressort du film qu'avec toutes ces difficultés dues à la société, la fille et le garçon (parce que la fille aussi a des problèmes : elle est partagée entre le garçon qui veut foutre le camp à l'étranger et le garçon qui accepte le mariage ; la fille, alors, doit se marier, se voiler, rester à la maison, et elle n'arrive pas à opter), en arrivent à être assez pessimistes. Ils se regardent et se voient opprimés.

Payette

C'est une question cruciale en Algérie que ces rapports entre filles et garçons.

Bouamari

Pour moi, je pense que c'est important. Parce qu'il ne peut y avoir un développement harmonieux dans la société sans qu'il y ait des rapports réels et non des rapports forcés à la base, imposés par la cellule familiale.

Payette

Vous avez 30 ans, êtes-vous marié ?

Bouamari

Non.

Payette Est-ce que votre film a été pour vous une sorte de démarche de pensée à l'égard d'un mariage éventuel ?

Bouamari Oui.

Payette Il y a quatre ans déjà que vous avez fait ce film et vous n'avez pris aucune décision personnelle.

Bouamari Si. J'ai pris une décision. Je me marierai, rassurez-vous, mais pas aux conditions de la société.

